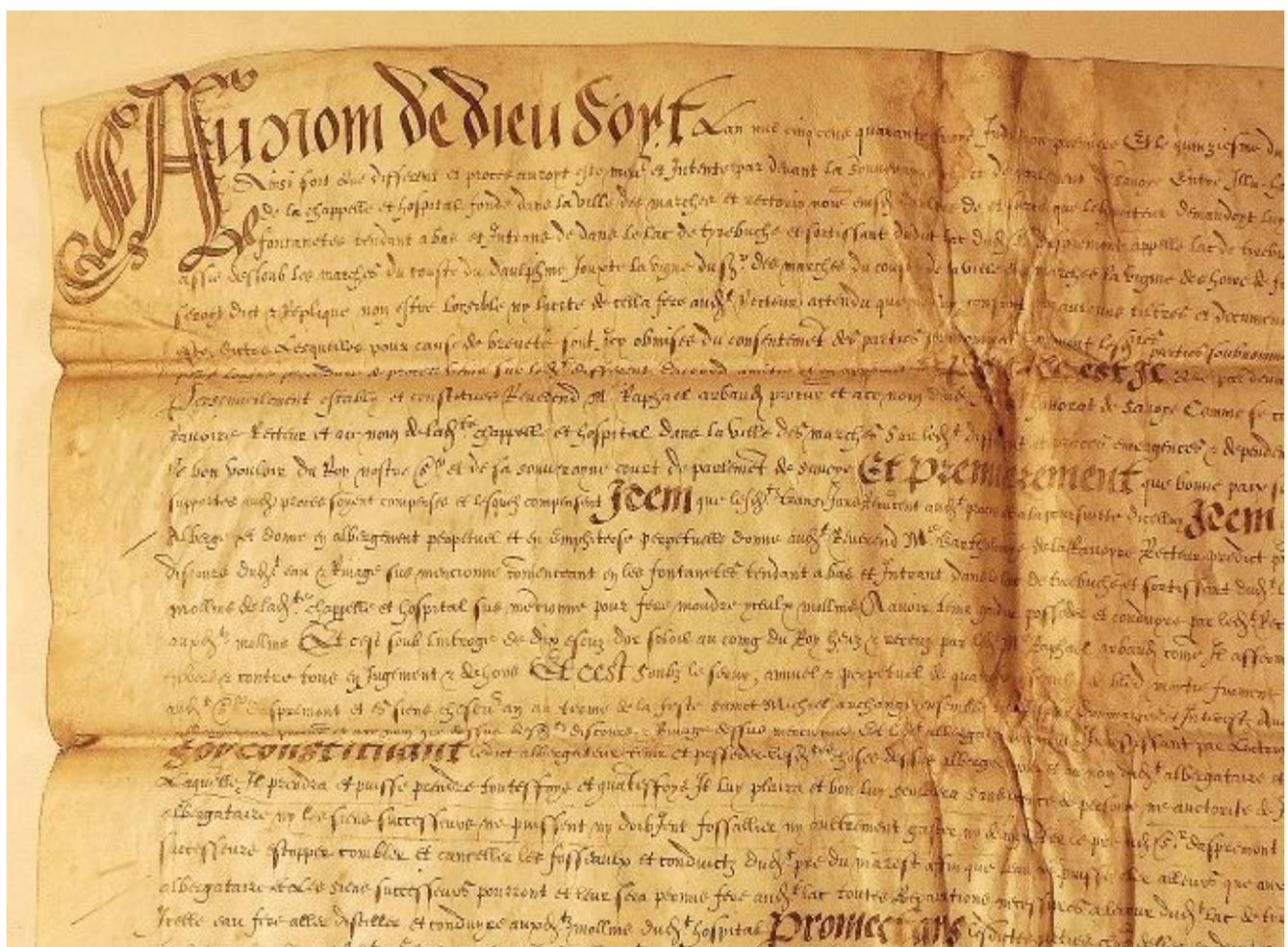


MÉMOIRE ET PATRIMOINE DE LES MARCHES

Bulletin N° 26 - Novembre 2019



Parchemin du XVI^e siècle

ASSOCIATION MÉMOIRE ET
PATRIMOINE DE LES MARCHES



Informations/adhésions

L'association « Mémoire et Patrimoine de Les Marches » a été fondée en juin 2006 et s'active depuis lors à réaliser son objectif : la sauvegarde, la valorisation et l'étude du patrimoine de la communauté de Les Marches dans toute sa diversité.

Pour information :

Merlet-Dassé Noëlle

Présidente de l'association

06 63 40 49 54

N° d'association : 0732015849

Adhésion : 10 euros et 5 euros pour mineurs, étudiants et demandeurs d'emploi.

Rédaction

Le premier numéro de ce périodique est paru en mai 2007.

Édité deux fois par an, le bulletin « Mémoire et Patrimoine de Les Marches » présente aux lecteurs le travail des différents groupes au sein de l'association, ainsi que des récits en rapport direct avec Les Marches.

Toute personne qui souhaite publier un article dans le bulletin doit soumettre son texte et les illustrations l'accompagnant, à la lecture du comité de lecture.

Les articles parus et opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs.

Directrice de publication

Noëlle MERLET-DASSÉ

Comité de lecture

Jean-Robert DASSÉ, Jeanine DUPOUX-PEYSSON, Marie-Madeleine JOSSEROND, Marc LEMEN, Gérard PLANES Nadezhda SLAVOVA, Danielle THIABAUD, Gérard VEILLET.

Conception : par nos soins

Dépôt légal BNF : novembre 2015

BNF : N° ISSN : 2491-3278

©Tous droits réservés

Diffusion : chez des commerçants locaux à l'occasion des manifestations que l'association organise ou auxquelles elle est invitée, à la Médiathèque de Chambéry, aux Archives départementales de la Savoie, BNF, AMALIVRE.

Impression : Allo Copy, Chambéry

Bulletin gratuit

Bonjour à tous,

Voici le numéro 26 du bulletin de l'association *Mémoire et Patrimoine de Les Marches*. Il comprend moins de pages qu'à l'ordinaire, mais ce qui ne le rend pas moins intéressant pour autant. Outre ce bulletin nous avons, en effet, simultanément en cours, *l'Histoire du patrimoine gastronomique* sous forme de calendrier perpétuel, ainsi qu'un ouvrage conséquent qui se veut un panoramique des guerres « modernes » et de l'implication des Marcherus dans les conflits européens, qui vont de la période : La Révolution et l'Empire à la dernière guerre.

Je remercie à cette occasion, les habitants qui nous ont prêté des documents et photographies, le groupe de généalogie, qui a fait un gros travail sur les poilus Marcherus, Ghislain Garlatti qui s'implique sans compter à la recherche de la vérité historique, les associations d'anciens combattants, la FNACA, M. André Perceval fils du commandant Perceval. Pour consulter ces publications, nous vous donnons rendez-vous sur le stand de *Mémoire et Patrimoine de Les Marches* à l'occasion du Salon Livres en Marches les 23 et 24 novembre.

En attendant vous pourrez lire ci-après, l'histoire du premier moulin aux Marches, reconstituée à partir d'un parchemin du XVI^e siècle. Un extrait du portrait du commandant Joseph Perceval. Quelques photos, résultat d'une sélection de clichés sélectionnés dans le cadre du concours organisé cet été. Un appel à documents pour préparer les journées du patrimoine 2020, dont le thème sera les vendanges. Une transcription de l'émission radio sur RCF de nos amis patoisants, sans oublier les dictons de saison et une galerie photos de nos manifestations.

Bonne lecture

Noëlle Merlet-Dassé

Présidente de l'association

Mémoire et Patrimoine de Les Marches

Sommaire

P. 3 - Le premier moulin des Marches

P. 7 - Nouveautés et appel aux lecteurs

P. 8 - Concours photos

P. 8 - Le saviez-vous ?

P. 9 - Portrait le commandant Joseph Perceval

P. 22 - Les patoisants à la radio : « *On vo parlo d'lè v'dèdjè* »

P. 24 - Manifestations en photos

Histoire

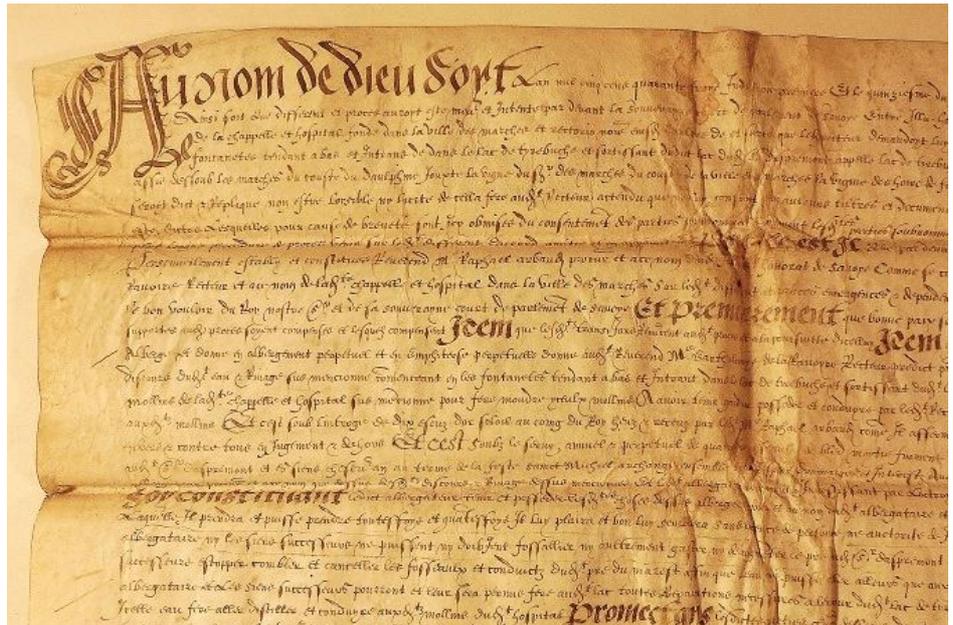
LE PREMIER MOULIN DES MARCHES

Le 28 mai 2019, Pierre Simonin de l'Académie de la Val d'Isère (ADVI : société savante de la province Tarentaise) a pris contact avec moi pour me faire part de la découverte d'un parchemin du XVI^e siècle

dans les archives de l'Archevêché de Tarentaise.

Il pensait, à juste titre, que ce document, vieux de 476 ans, pouvait nous intéresser.

En effet, ce parchemin (N°321, boîte n°47), de 57x60 cm, rédigé en 1543 (donc dans la première période française) est un acte d'albergement en bonne et due forme entre, d'une part,



Parchemin du XVI^e siècle

la chapelle & hôpital des Marches, et d'autre part, le seigneur d'Apremont. L'hôpital possédait des moulins alimentés par les eaux de la propriété du seigneur, mais n'avait aucun document justifiant cet usage. Les deux parties se sont entendues pour mettre par écrit un arrangement, un « Bon et agréable contrat », devant un « Notaire royal » à Chambéry, pour régulariser cette situation.

Le Révérend, Messire Raphaël Arbaud, procureur, représentait Honorat de Savoie, seigneur d'Apremont et comte du Villars. L'autre partie était représentée par le Révérend Bartholomé de La Ravoire, recteur de la chapelle et l'hôpital des Marches.

L'acte d'albergement ainsi rédigé reconnaît la légalité de la pratique et stipule les clauses de la transaction. Raphaël Arbaud afferme le droit d'eau pour alimenter le moulin au recteur en échange de 10 écus d'or, puis le versement « annuel et perpétuel » de 4 vaisseaux de *bled* (seigle et froment) payable par le dit recteur au seigneur d'Apremont lors de la fête de l'Archange saint Michel (soit environ un volume de 324 litres).

Il s'agit là d'une découverte exceptionnelle. Ce parchemin est la pièce manquante qui éclaire plusieurs

sujets peu connus de notre histoire locale. Les thématiques des moulins, de l'hôpital des Marches, de l'eau des Abymes se retrouvent mêlées dans ce document.

L'HÔPITAL DES MARCHES

En 1477 fut fondée, aux Marches la chapelle Saint-Michel à l'initiative de Catherine de La Ravoire, belle-mère de Jacques de Montmayeur, seigneur des Marches. Ce dernier avait aussi par ailleurs fondé sur le territoire des Marches en 1458 le sanctuaire de Myans. A cette chapelle, dont le premier recteur fut Louis Rubod, était lié un « hôpital », situé sans doute dans le fond de la demeure des de La Ravoire, à l'entrée du bourg des Marches. La chapelle, telle qu'elle apparaît sur le croquis de Claude Châtillon en 1601, n'eut pas la même destinée glorieuse que le sanctuaire de Myans et tomba dans l'oubli au XVI^e ou au XVIII^e siècle.

L'hôpital est né d'un élan de charité de la noblesse locale pour l'accueil des humbles, et de miséricorde envers les affligés qui sont considérés comme des pénitents. La charité hospitalière devient une forme concrète de la spiritualité, laïque et cléricale. Ce n'est pas un lieu de soins médicalisés, mais un lieu d'accueil pour les pauvres, mendiants de passage, les malades et les infirmes, et accessoirement un mouiroir.

En 1561, la Gabelle du sel nous donne le nom d'une des « hospitalières » : Marguerite Cudurier. D'autres archives nous informent que l'hôpital possédait entre autres des terrains aux Granges Longes. Et ce parchemin nous apprend aussi que l'établissement possédait de surcroît, comme source de revenus, des moulins qui fonctionnaient en 1543.

La disparition de l'hôpital est donc sans doute due, non pas à son manque de revenu, mais à un manque d'utilité ; la communauté des Marches - 300 habitants, ne générant sans doute pas assez de miséricordieux pour la fréquentation du lieu. Ne reste de cet hôpital que de belles voûtes gothiques chez un particulier.

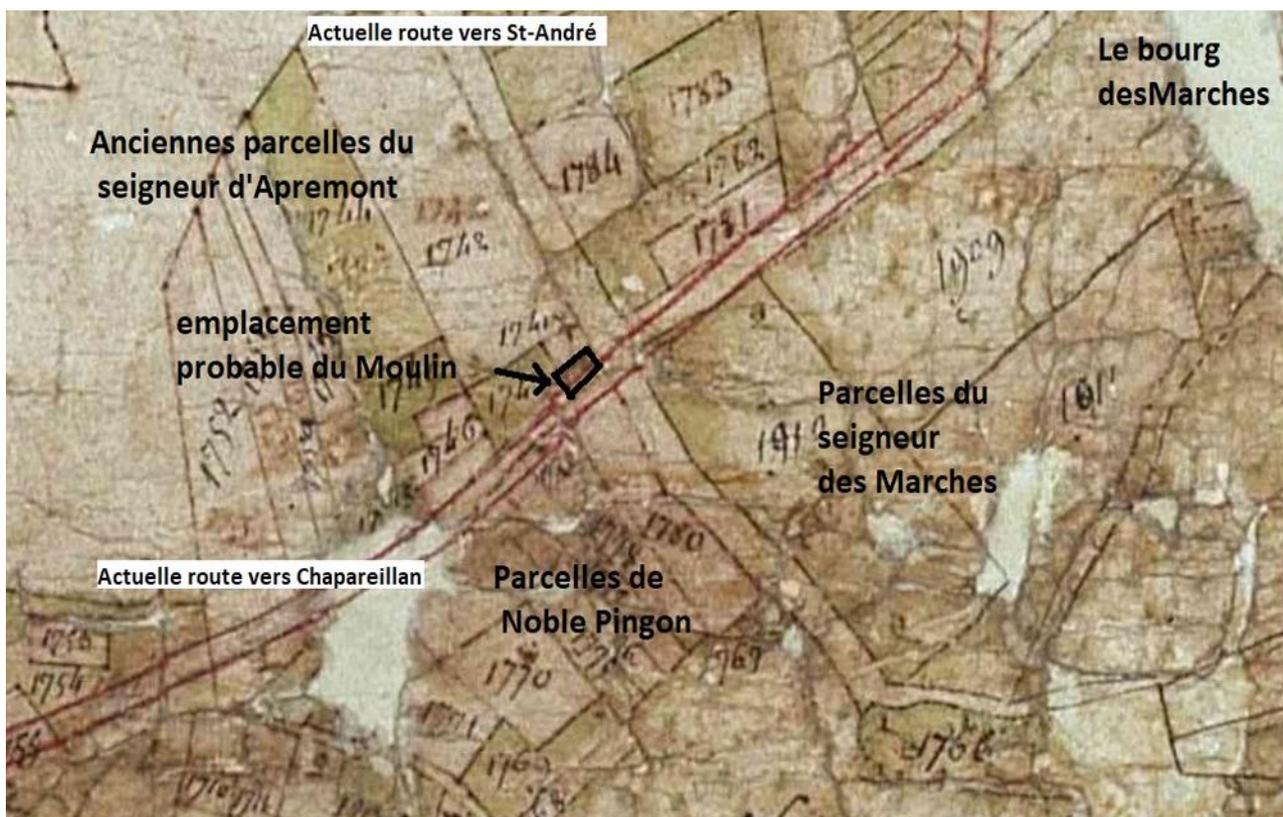
LE MOULIN DE PINGONNE

Toutes les anciennes communautés de Savoie avaient sur leur territoire un moulin, infrastructure indispensable pour moudre les céréales et obtenir les farines nécessaires à la subsistance des populations locales. Les pentes et les cours d'eau ne manquant pas, la Savoie a hérité d'un riche (mais oublié) patrimoine hydraulique.

Aux Marches, la situation était compliquée car à l'époque les coteaux de Saint-André appartenaient au

la Mapped sarde, où il est mentionné comme « grange ». Il est complètement abandonné au XIX^e siècle du fait de la dérivation des eaux des Abymes par le canal Gouvert vers le lac de Saint-André. Aujourd'hui, rien ne subsiste du moulin, ni du canal.

La mention « *Les moulins* » indique qu'il devait y avoir plusieurs meules. Et sans doute fut-il l'unique endroit depuis la fondation du bourg en 1301 jusqu'au XVIII^e siècle à disposition de générations de Marcherus pour faire moudre leurs céréales. Les taxes prélevées (généralement en nature) permettaient le fonctionnement de l'hôpital et de quoi payer le fermage au seigneur d'Apremont.



Position du moulin sur le cadastre

LES TRAVAUX HYDRAULIQUES

Le fonctionnement d'un moulin nécessite d'importants travaux hydrauliques. Certes, les Abymes ne manquaient pas d'eau, mais celle-ci à l'état naturel était dispersée et d'aucune utilité. Dès le XIV^e siècle, le comte de Savoie fait creuser des fossés et des drains autour du bourg des Marches et, dans les Abymes, des levées pour créer des lacs qui serviront de viviers à poissons.

Au XVI^e siècle, le parchemin nous apprend que le fonctionnement du moulin demande un sévère entretien du canal d'arrivée d'eau et l'utilisation du lac des Pères comme une véritable retenue d'eau grâce à des efforts de barrage artificiel :

« il sera licite pour l'albergataire et ses successeurs étoffer combler et canceller les fossaulx et

conduictz du dit pré du marais afin que l'eau n'y puisse abreuver que ausdits mollins » ; « leur sera permis de faire au-dit lac tous les travaux toutes réparations nécessaires à l'entour dudit lac de tirebuche et ledit lac serrer ramparer et enfermer pour la rétention de l'eau et pour aller icelle eau fere aller distiller et conduire au-dit moulin ».

CONCLUSION

Pour conclure, ce parchemin aide à nous faire comprendre les mécanismes, tant hydrauliques du moulin, que financier de l'hôpital. L'aide apportée aux nécessiteux étant en partie abondée par le moulin et donc, par le travail de tous, on peut y voir une certaine vision archaïque du financement de l'aide sociale.

C'est aussi une découverte inespérée, qui témoigne que même en 2019 il est encore possible de dévoiler des pans entiers de notre histoire grâce à des documents miraculeusement préservés. De futures trouvailles peuvent être encore espérées tant de choses restent encore à écrire sur l'histoire de notre village.

Ghislain GARLATTI

Appel aux lecteurs

LES VENDANGES FAMILIALES

Afin de conserver la mémoire de notre village, notre groupe de généalogie recherche des **photographies de vendanges** de vous-mêmes, de vos parents ou grands-parents de 1900 à 1970 ainsi que des **étiquettes de bouteilles** de la même période. Nous pouvons nous déplacer chez vous et numériser les photographies.

Avec votre aide précieuse, nous pourrions réaliser une exposition réussie pour les journées du patrimoine 2020. La responsable du groupe de généalogie : **Marie-Odile LAURENT Tél : 0479280867**

Nouveautés !!!

Deux nouveaux ouvrages en vente auprès de l'association

Le patrimoine culinaire, quelle histoire ! Calendrier perpétuel qui présente l'histoire de la gastronomie et des recettes à explorer.

Les combattants Marcherus dans les conflits européens et français aux XVIII, XIX et XX^e siècles

Les contes et légendes de Savoie

Cédric Brunier

15 novembre 19h30
Salle Saint-Maurice
Les Marches

CONCOURS PHOTOS

Voici 3 des 13 photos sélectionnées sur 32 reçues dans le cadre du concours photo organisé par notre association.



Regard (1)



Brume matinale (2)



Tournesols (3)

Nous remercions tous les participants, et nous félicitons : Roger Foucault, Chaffangeon Bénédicte (3), Baptiste Emma (1), Durand Lydie (2), Bonnin David, Gamen Jean-Pierre. L'ensemble des photos sélectionnées seront de nouveau, exposées à l'occasion de nos futures manifestations.

Le saviez-vous ?

Quelques dictons lus dans le livre « le français retrouvé 'Dictons de la pluie et du beau temps' » de Jacques Cellard et Gilbert Dubois :

11 novembre : la *Saint-Martin*

- A la Saint-Martin, bouche ton tonneau et tâte ton vin.
- A la Saint-Martin, tire ton vin, laisse l'eau pour le moulin

26 décembre : la *Saint-Étienne*

- Dans la nuit qui amène Saint-Étienne, s'il fait du vent, le vin sera très abondant

17 janvier : la *Saint-Antoine*

- Saint-Antoine sec et beau, remplit tonnes et tonneaux
- S'il pleut la veille de Saint-Pierre (18 janvier) la vigne est réduite au tiers.

22 janvier : la *Saint-Vincent*

- A la Saint-Vincent, le vin monte aux sarments. Sil gèle, il en descend
- Si le soleil luit à la Saint-Vincent, il y a du vin dans le sarment.

Portrait

LE COMMANDANT JOSEPH PERCEVAL

Compagnon de la Libération

Les racines de l'Honneur

L'éboulement du Mont Granier, ce colosse aux pieds d'argile qui en 1248 détruisit Saint-André, la capitale du décanat de Savoie, a sculpté une nature accidentée propice à la culture de la vigne. C'est dans ce paysage, à la fois vert et rocailleux, fait de collines et de vallons, que Joseph Perceval voit le jour le 1^{er} décembre 1911 à une heure du matin. Ses parents, Joseph François Perceval, trente et un ans, et Louise Félicité Angelier, vingt-huit ans, cultivent la terre comme beaucoup de Marcherus à cette époque. Albert, son frère, l'a précédé au foyer une année plus tôt, le 27 février 1910. La petite famille vit dans une ferme située au cœur des « Abymes » de Myans, tout près d'un charmant petit lac, vestige de l'éboulement et lieu de loisirs apprécié des jeunes de la région. L'apparente quiétude ne va pas durer. La guerre de 14 arrive et son père est mobilisé le 1^{er} août.

Au printemps 1915, alors que son père est sur le front, sa maman Louise tombe malade, voit son état s'aggraver et décède. La famille prend en charge les petits Perceval. Sur le front, Joseph François Perceval est grièvement blessé à l'épaule gauche en attaquant à la grenade une position. Il en gardera de graves séquelles. A la fin du conflit, il rentre au pays et retrouve ses deux garçons. En février 1919, il épouse sa belle-sœur Clotilde qui, pendant son absence, s'est occupé des enfants. Albert et Joseph sont heureux de revivre avec leur père qui, le soir

sur le perron ou dans la cuisine, près du fourneau qui dégage de la chaleur, leur raconte sa guerre, ses aventures qui font rêver le cadet, ses amitiés, ses souffrances aussi. Mais, encore une fois, cette tranquillité familiale ne va pas durer longtemps. Le père de Joseph décède deux années plus tard, le 10 juin 1921, des suites de ses blessures et laisse sa famille dans le plus grand désarroi.

C'est son oncle Angelier, dit Dodon, qui est désigné comme tuteur de Joseph, âgé de dix ans. Le jeune passe beaucoup de temps chez son oncle avec ses cousins où il est bien accueilli. Il leur témoignera toujours un profond attachement. Reconnu pupille de la nation, il bénéficie d'une bourse d'enseignement et son oncle n'hésite pas à rajouter quelques billets pour faire le compte. Sur ses conseils, il suit sa scolarité au collège de la Vilette, près de Chambéry. Pendant les vacances scolaires, il revient aux Marches et donne un coup de main à Clotilde et à son frère. Il se rend aussi à vélo chez son oncle pour l'aider aux travaux agricoles et se faire un peu d'argent. C'est à partir de cette période – il a seize ans – qu'il partage du temps avec son jeune cousin Louis. Tous les deux rêvent d'aventures. Les journaux de l'époque relatent les histoires d'aventuriers au Maroc, ce qui enflamment leur imagination.

Il en profite aussi pour s'amuser avec ses camarades. Parmi eux, il y a Henri Garet et un certain Victor Coudurier qu'il fréquente au collège de la Vilette. Ses parents ont une maison un peu plus haut sur le chemin et y viennent en vacances.

Ensemble, ils jouent dans les vignes, vont nager (ce qui lui sera fort utile plus tard) et pêcher au lac de Saint-André. Quelquefois, la sœur de Victor de dix ans sa cadette, la petite Malou, vient le perturber en jetant des pierres autour de sa canne à pêche, ce qui fait dire à Joseph qui lui court après que décidément, « *la petite Coudurier est mal élevée !* »

Joseph décide de marcher sur les traces de son père et de celles des aventuriers et s'engage au Goum marocain. Son séjour, marqué par des péripéties croustillantes, va durer six années au cours desquelles il gravit les échelons de deuxième classe à celui de sergent-chef et sort major de son régiment. Pendant toute cette période au Maroc, il n'oublie pas sa famille des Marches. Il lui témoigne un profond attachement et lui écrit chaque fois qu'il le peut.

Désireux d'entreprendre une carrière d'officier, sur les conseils de son oncle et de son cousin Cyrille qui lui font parvenir des documents à cet effet, il est admis comme « Cadet » à l'École Militaire de l'Infanterie et des Chars de Combat de Saint-Maixent au titre de l'Infanterie Métropolitaine le 3 octobre 1938. Ses états de service sont éloquentes : - *Très bon sujet, doué. A de bonnes qualités pour le commandement. Très bon instructeur. A obtenu des résultats très satisfaisants mais aurait pu mieux réussir. Conduite et moralité sans reproche. Sérieux, franc. Conseillé, doit très bien faire dans l'armée.*

Élevé au grade de sous-lieutenant le 1^{er} septembre 1939, il est affecté au 109^e régiment d'Infanterie à Chaumont avec lequel il part en campagne et va participer à cette « drôle de guerre » qui ne fut pas toujours une partie de plaisir. L'hiver est très froid et Joseph met à contribution la famille des Marches

qui tricote des passe montagnes et des chaussettes pour ses soldats.

La campagne de France

Lors de l'envahissement du Nord de la France en mai et juin 1940, il se conduit en héros. A Crapeaumesnil le 7 juin, à la tête de son corps franc, une vingtaine de soldats, il est pris sous un feu violent et subit des pertes sévères : sept hommes sont blessés. Perceval l'est également par deux éclats d'obus aux épaules et quatre aux reins. Mais aucun ne consent à être évacué. Ses hommes ouvrent un feu d'enfer et stoppent l'attaque qui ne progresse plus dans leur secteur. Mais le combat reprend de plus belle et face aux bombardements de l'aviation allemande, de son artillerie, de ses tanks et de ses combattants, ils reçoivent vers 22 heures, l'ordre de se replier.

Le groupe franc, qui va être encerclé, ne compte plus que treize hommes en état de se défendre. Perceval forme le carré, les blessés au centre. Leurs deux fusils mitrailleurs crachent sans relâche des tirs de fauchage. La retraite commence. L'ennemi enjoint le groupe à se rendre. Pour toute réponse, il reçoit des tirs en rafales. Chaque haie, chaque obstacle est défendu avec acharnement pour permettre le passage des blessés. Gêné par l'obscurité, trompé par la vigueur de la résistance, l'ennemi finit par s'arrêter. Le groupe franc atteint le Bois des Loges où se trouve le poste de commandement du Bataillon. Pas une arme, pas un blessé du groupe franc n'est resté aux mains de l'ennemi. Quelques années plus tard, il se remémorera Crapeaumesnil : « *Mon titre de gloire, je l'ai gagné ce jour. Mon Groupe Franc est de tous les Groupes Francs de l'armée française, le seul dont il soit relaté un fait d'armes dans le*

Mémorial de la France. »

Deux jours plus tard, à Pont-Sainte Maxence, il brave encore l'ennemi, avec ses hommes, pour aller rechercher un soldat français en danger, en territoire tenu par les Allemands sur l'autre rive de l'Oise. Une fois débarqué, c'est l'accrochage à bout portant. Le combat est violent. L'un de ses camarades meurt et d'autres sont blessés mais il réussit, malgré l'acharnement ennemi, à ramener ses blessés. « *Je n'ai jamais été encadré comme ce jour-là* » écrira-t-il plus tard.

Son bataillon doit encore se replier. Les hommes sont harassés et morts de fatigue. Perceval souffre beaucoup de ses blessures au cou et aux reins. La fatigue lui fait-elle perdre un peu de vigilance ? Près de Lognes, sa patrouille se fait surprendre et encercler. Perceval est fait prisonnier et conduit avec les officiers de son rang dans les garages du palais de l'Élysée. Tout prisonnier ne doit-il pas chercher à s'évader ? Ce qu'il fait le soir même en trompant la vigilance de ses geôliers ! Aidé par un bon français qui passe par là avec sa bicyclette, l'emmène chez lui, le fait dîner et soigne ses



Le commandant Joseph Perceval

blessures, il se rend le lendemain à Saint-Maur chez son cousin Cyrille Angelier. Avec ce dernier, il prépare minutieusement son expédition pour lui permettre de rejoindre son régiment. Le 18 juin, habillé en paysan avec un râteau sur l'épaule, il enfourche une bicyclette. Après de nombreuses péripéties, il rejoint la zone libre et son régiment à La Châtre, dans l'Indre.

« *Chef de groupe franc de tout premier ordre. D'une bravoure légendaire dans tout le Régiment, a réalisé des exploits admirables : patrouilles poussées à trois kilomètres dans les lignes ennemies, résistance acharnée et coups de main en plein combats, évacuation hardie. Chef de guerre dans toute l'acception du terme.* »

-
La guerre finie, les réservistes sont libérés et les cadres peuvent choisir de retourner à la vie civile ou se faire muter dans les colonies, ce qu'il fait. Refusant la défaite et voulant continuer à se battre, il fait des pieds et des mains pour être envoyé au Maroc, aux Zouaves. Avant de partir, il fait une courte apparition aux Marches. Albert, son frère, est mort en avril de cette année et laisse Clotilde seule. Il salue Madame Coudurier, la maman de Victor, et jette un regard vers Malou qui vendange. Il parle avec son cousin Louis de la situation du moment et lui laisse entendre que le Maroc est une étape pour rejoindre le Général de Gaulle. Il fait également comprendre à son ami Henri Garet qu'il ne compte pas déposer les armes...

L'attente

Il attend patiemment son heure. Promu au grade de lieutenant le 22 août 1941 et désigné, à sa demande, pour servir en Afrique Occidentale Française, il embarque le 15 septembre sur l'Orégon pour rejoindre Dakar puis, plus tard, Sakété au Dahomey. Enfin, voilà l'opportunité de se

rapprocher et de rejoindre la France Libre. Le 15 septembre, Joseph Perceval embarque
« Je n'attends qu'une occasion pour changer de camp. Ai-je tort ou raison ? Un seul levier : l'honneur. Mon cœur est tout entier chez de Gaulle, ma raison y est invitée. Mon tempérament me porte à faire la guerre. Je suis prévenu. Passer chez de Gaulle, ce n'est pas désertier...Risquer sa vie, en perdant ses biens, ses droits, son titre de Français, ce n'est pas d'un lâche. Ma ligne de conduite est tracée. Français, je n'ai qu'une ambition : voir mon pays libre, glorieux, le plus puissant de tous les pays. Soldat, je n'ai d'autre ambition que de vivre en soldat et, s'il le faut, de mourir en soldat. J'ai décidé de passer à l'exécution dès que les circonstances le permettront. »

Il est affecté à la 11^e Compagnie du régiment de Dahomey-Togo, à Sakété, à quelques kilomètres du Nigéria. Mais le Capitaine s'en méfie depuis qu'il a signé son serment de fidélité à Pétain « avec réserve » ! Quand il revient à la charge et le presse de signer le serment officiel qu'il lui présente, il le menace. Cette fois, il faut y aller.

Français libre

Le 15 janvier 1942, Perceval met à exécution son projet. Ses profondes convictions associées à l'étroitesse d'esprit de ses chefs l'incitent à partir. Le soir de ce jour mémorable, il prend le temps d'écrire ces quelques lignes qui marqueront à jamais le personnage :

« Après une journée aussi chargée, aurai-je le courage de la relater ? Vers 7 h 30, le Capitaine, avec un sourire triomphant, me prévient de ma mutation. A 9 heures, je pars à bicyclette. Le douanier, surpris de mon arrivée, m'accompagne comme d'habitude, jusqu'à la frontière. Je lui fais

part de ma décision : il n'y croit pas. Jamais de ma vie, je ne fus aussi calme. Seulement, quand après avoir fait deux cents mètres en Nigéria, j'entends le douanier me crier : Mon Lieutenant, ne faites pas ça, j'eus une hésitation. Tu trahis, me dis-je en moi-même. Je reprends espoir et confiance. Aucun remord ! J'ai retrouvé le calme que j'avais perdu depuis l'armistice et la paix du cœur. »

Au Tchad, Perceval est affecté à Mao en février 1942. Pressé d'en découdre avec l'ennemi, il déchant vite. Il espérait se battre aux avant-postes et se retrouve aux arrières. Les troupes ne sont pas prêtes, mal équipées et insuffisamment préparées. Son travail est d'instruire, toujours instruire... Les journées sont longues, interminables et se ressemblent. Quelle désillusion ! Il pense beaucoup, trop certainement, qu'il n'a, depuis le 26 avril 1932 jour de son engagement, passé que cent cinquante jours chez lui, en Savoie.

Oublié lui ! Il apprend qu'il a été, il y a trois mois, condamné à la dégradation et à mort. Au pays, l'huissier informe Clotilde qu'il viendra prendre note des biens de Joseph Perceval pour en faire l'inventaire et les vendre. Elle met donc la vache chez l'un, une commode chez l'autre... et quand les fonctionnaires veulent mettre la main sur les biens du « déserteur », ils se retrouvent face à face avec certains « Marcherus » et leurs carrioles qui les empêchent ! Enfin de bonnes nouvelles ! Il est muté à la tête d'une Compagnie Portée, la douzième compagnie de Marche du Tchad. Son rêve devient réalité d'autant plus qu'il commande cette unité. C'est pour lui une entière surprise. Il n'a qu'une année de grade et voilà qu'on lui confie une si importante unité. Le 15 novembre 1942, Perceval reçoit l'ordre, si longtemps attendu, de partir pour Zouar avec la Compagnie. Enfin, ils vont se battre.

Le 9 décembre pourtant, à 20 heures, une étoile filante passe dans le ciel. Je fais un vœu...

Les campagnes d'Afrique

C'est parti pour la campagne du Fezzan. Perceval, en tête de ses troupes, lève le camp en direction de Uigh El Kébir où il subit les premiers bombardements ennemis. A El Araneb, ce sont les unités italo-allemandes qui leur font face. Les balles sifflent de toutes parts. Les bombes et les obus s'enfoncent dans le sable qu'ils projettent en gerbe, mais ne causent que peu de dégâts. Pourtant, surpris par la réaction des Tchadiens, les ennemis rebroussement chemin comme ils le feront un peu plus loin à Sebha.

Communiqué du Général Leclerc : « *En moins de trois semaines, les troupes de la France Combattante ont conquis tout le territoire du Fezzan. Le bilan de cette campagne se chiffre déjà par plus de sept cents prisonniers, quarante canons, dix-huit chars de combat, ainsi qu'un nombre important d'armes et de véhicules capturés par les Français.* »

La campagne de Tunisie va pouvoir démarrer. Nalut, gros bourg édifié sur une falaise, est la voie de pénétration vers la Tunisie. C'est ici que la troupe est habillée : finie l'air bohème et les fesses à l'air ! On ne reconnaît plus les tirailleurs : chaussettes, chaussures, chemises, pull-over, blouson, pantalon, mouchoirs et serviettes de toilette sont distribués par les Anglais et la compagnie est équipée d'armes modernes et d'un matériel considérable. Les soldats de Leclerc font désormais partie de la Force L aux côtés de la 8^e armée Britannique qui va pénétrer dans le sud tunisien.

La guerre, avec toutes ses souffrances, approche à

grands pas. L'ennemi prépare une grande offensive. La 12^e compagnie s'installe autour d'un puits à Ksar Rhilane où les Tchadiens montrent leurs véritables valeurs dans ce premier affrontement avec les Allemands en surnombre. Finis les coups de mains, la guerre commence pour de bon. L'aviation ennemie pilonne, mitraille et bombarde en piqué. Les obus des tanks pleuvent sur les troupes de la Force L qui n'a pas les moyens de répondre. Les balles des automitrailleuses allemandes sifflent. C'est l'enfer. Il n'est pas question de reculer : ni défaite, ni retraite. Mais la mort guette... L'armée de Leclerc résiste à l'armada allemande avec l'aide de la RAF, l'aviation anglaise. Gautier, le chauffeur de Perceval raconte : « *Tout alors s'arrêta sur la position. Chacun s'installa, nez en l'air, pour le spectacle. En quelques minutes plusieurs avions tombaient en feu. Hurlements de joie chez nous tous, debout pour acclamer les aviateurs anglais, maîtres du ciel, venant sur nous pour nous saluer et repartir vers le nord.* » Pour la première fois en Tunisie, l'Allemand a reculé. Mais il est loin d'avoir dit son dernier mot. La contre-offensive ne va pas tarder.

Le 22 mars, les troupes du Général Leclerc reçoivent comme mission d'enlever les massifs montagneux de la région du Djebel Melab. L'ennemi y possède des observatoires absolument remarquables qui commandent la passe qui se trouve au bas des pentes. Il faut absolument enlever ces massifs pour permettre le passage des chars de la 8^e armée vers El-Hamma. Cette mission est d'une importance capitale.

Le 23, à 8 heures 45, les formations motorisées se portent à vive allure jusqu'au bas des pentes des premiers contreforts où l'infanterie se précipite à l'assaut des djebels... Les actes de bravoure de la part des Tchadiens se multiplie et leur permettent

de conquérir la côte 354. Les Italiens déguerpissent en abandonnant une dizaine de prisonniers. Mais les Allemands ne renoncent pas. Une centaine d'ennemis, en contrebas, se met en position à moins de cent mètres bien protégés par des rochers. Il faut réagir avant la nuit. Perceval, baïonnette au canon, se lance avec huit de ses compagnons à l'assaut des assaillants, évite une grenade et poursuit sa course en abattant son lanceur. Les balles et les grenades fusent. Ils font tellement de bruit que les Allemands pensent avoir à faire à beaucoup de combattants ! Cinq allemands sont abattus et dix faits prisonniers. Tous les autres, une soixantaine environ, fuient. Perceval est blessé une nouvelle fois au bras droit. Les derniers résistants hésitent et puis se rendent. Des neuf hommes qui ont contre-attaqué, trois sont tués et trois sont blessés. *« De retour à la position, je reçois les félicitations du Colonel, du Commandant et du Capitaine. Je suis proposé au grade de Capitaine à titre exceptionnel. La conduite des Français de la compagnie a été magnifique en cette journée du 24. »*

La douzième compagnie de Marche du Tchad participe à la suite de la campagne de Tunisie. Le 13 mai, les troupes germano-italiennes capitulent. Pendant ce temps, Joseph Perceval soigne ses blessures à Alexandrie après avoir subi deux greffes. Mais il a le cafard car il ne peut participer à la fête de la victoire. Ses blessures enfin cicatrisées, il rejoint la colonne du Tchad. La campagne d'Afrique est terminée et prend connaissance de sa citation à l'Ordre de l'Armée : *-Magnifique officier énergique et plein d'allant. Le 24 mars, par son sang-froid et son mépris du danger, a entraîné ses hommes dans une contre-attaque dont il a pris l'initiative et qui a mis en fuite une compagnie allemande. Deux fois blessé au cours de*

l'engagement. Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre. Fait aux Armées le 9 mai 1943. Signé : Leclerc.

La deuxième division blindée

La campagne de Tunisie terminée, ce n'est pas pour autant les vacances. Les troupes du Tchad sont regroupées à Sabratha à quelques kilomètres de Tripoli. En effet, les politiciens français ne souhaitant pas voir ces mécréants, mercenaires et aventuriers de tout poil à la solde des anglais, sur le territoire national, les Anglais les ont donc accueillis en Tripolitaine. La Force L est devenue, par décision du Général de Gaulle, *la deuxième division blindée*. Perceval prend le commandement de la section de « Brenn Carriers », une compagnie lourde d'infanterie. Il est décoré de la Croix de la Libération et de la Croix de Guerre avec palme le 14 juillet 1943 par le Général Leclerc.

A la compagnie, il y a de l'ambiance. C'est le règne de la camaraderie et de la bonne humeur. La fin de l'exil est annoncée. La 12^e compagnie devient la 2^e compagnie du régiment de Marche du Tchad - dans le cadre de la deuxième division blindée - qui va être organisée, équipée et entraînée à Témara au Maroc. Elle prend livraison du matériel fourni par les Américains : half-tracks, jeeps, camions lourds G.M.C, camions légers Dodge, chars Sherman de près de trente tonnes, obusiers sur chenilles... En avril 1944, Perceval reçoit l'ordre de se préparer pour embarquer vers l'Angleterre. Il est heureux. A West Lutton, dans le Yorkshire, le travail intensif se poursuit pour mettre au point méticuleusement ce qu'il faudra accomplir au combat.

La compagnie parée, elle débarque avec la 3^e armée américaine le 1^{er} août 1944.

Le 6, sur son véhicule tout terrain de

commandement « le Tchad », Perceval démarre, à la tête de sa compagnie, la campagne de France. Le spectacle, qu'offrent les villages traversés, est consternant : gravats, pans de murs effondrés... Leurs habitants, dont on se demande comment ils ont survécu depuis cinq ou six semaines, sont là et acclament les troupes qui passent. Les Allemands ne restent pas les bras croisés et la Luftwaffe essaie de jeter un peu de désordre par quelques bombardements. A bord de sa jeep, Perceval et son chauffeur Gautier effectuent des reconnaissances. Ils constatent que l'ennemi ne les prend que rarement pour cible, quand ils sont isolés, pour ne pas se dévoiler. Cela leur permettra de survivre. Les villes et les villages sont traversés et, à chaque fois, il faut faire reculer l'ennemi qui les tient, au prix de durs combats comme à Fyé, nom qu'il donne désormais à sa jeep de commandement, Fresnay, la Hutte, Ciral, Carrouges, Vieux Pont, Fleur, Alençon... Les prisonniers et prises de guerre en matériel affluent.

« C'est l'entrée triomphale à Alençon, à 9 heures, au son de toutes les cloches. A midi, avec la jeep, Gautier et Florentin, nous voyons apparaître à deux cents mètres toute une colonne de canons allemands. Leur canon anti-char tire et...descend un arbre situé à vingt mètres de nous. Petite erreur de pointage ! A notre tour, nous risquons le tout pour le tout en fonçant sur eux avec la jeep en les mitraillant. Nous faisons quarante prisonniers. »

Citation à l'ordre de l'armée : - *Commandant de compagnie de 1^{er} ordre, véritable entraîneur d'hommes, d'un allant et d'un courage remarquable, saisissant immédiatement le terrain et la situation. A mené ses hommes au combat aussi bien à pied, qu'en voiture pendant les journées des 10,11, 13 Août 1944 à Le Frou, la Hutte, la Route, Fyé, permettant ainsi la progression rapide du sous-groupement. A détruit des chars, des canons*

et des automitrailleuses, causant des pertes à l'ennemi et ramenant des prisonniers. Ces citations comportent l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme. » Signé : De Gaulle.

La libération de Paris

Les 17, 18 et 19 août, le Général Leclerc, dont la Division fait partie du 15^e Corps US, enrage de ne pas pouvoir foncer sur Paris où la révolte gronde. Il craint que les Américains ne veuillent contourner la capitale pour y entrer lorsqu'elle sera tombée toute seule. De Gaulle et Leclerc ne peuvent s'y résoudre et, n'y tenant plus, décident d'y envoyer « la patrouille clandestine », une sorte d'avant-garde chargée de renseigner le Général, de foncer sur Paris dès que la route sera libre en évitant de se faire voir des Américains. Leclerc choisit lui-même les officiers qui la composent et Perceval, avec une partie de sa compagnie, est de la « fête ».

Le 22 août, prêts à entrer dans Paris, un contre-ordre arrive au grand désappointement de tous. Il faut nettoyer la vallée de Chevreuse. Des combats s'engagent entre autres sur le terrain d'aviation de Guyancourt, dans Montigny, le carrefour du Petit Clamart, le pont de Sèvres et dans Voisins-le-Bretonneux où Perceval perd deux de ses Tchadiens. Triste journée. Le 25 août est un grand jour pour les Tchadiens et pour tous les autres. La 2^e division blindée entre dans Paris. Perceval, en avant-garde, pénètre dans Paris par la Porte d'Orléans, occupe les ponts de l'Alma et d'Iéna et après un bref combat, la gare des Invalides, pendant que les F.F.I. hissent sur la Tour Eiffel le drapeau tricolore.

Perceval avec le reste de la compagnie s'infiltré à travers le Champs de Mars et fonce vers le bastion constitué par les bâtiments de l'École Militaire. Le combat s'engage, très dur. Bien retranchés à l'abri des murs épais du bâtiment principal, les

Allemands tirent ; les obus éclatent ; civils et soldats plongent au sol, les uns sur les autres. Mais les fantassins restent bloqués sur leurs bases de départ. Les éléments du Génie qui se sont joints à la compagnie proposent alors de les accompagner au combat. Leurs half-tracks débouchent des couverts suivis de la foule qui vient assister à l'attaque comme on vient à la corrida. Elle hurle, prodigue avertissements et encouragements. Un obus a enfoncé la porte principale. Perceval, qui porte son képi de Marsouin, tout blanc de la pulvérisation des pierres de taille de l'École Militaire, bondit vers l'entrée principale de l'École, les sapeurs sur ses talons : c'est la méthode de Leclerc à Koufra. Il est protégé par les mitrailleuses lourdes qui tissent un rideau de métal au-dessus de sa tête.

Sous le porche principal, c'est tout de suite le combat au corps à corps. Déchaînés, les sapeurs du Génie sont aussi ardents que leurs camarades fantassins. Quelques-uns s'infiltrèrent par les soupiriaux, se dispersent dans les couloirs, galopent dans les caves, sèment la panique dans le dos des snipers embusqués aux fenêtres. Perceval a réussi sa ruée. Le voici dans la cour, vide d'Allemands. Aux porches apparaissent quelques drapeaux blancs. Par petits paquets, la garnison commence à se rendre. Mais le grand bâtiment résiste toujours. Certains acharnés se sont barricadés qu'il faut réduire, un par un, à la grenade, à la mitraillette, voire au poignard. Dans les escaliers qui mènent à l'étage, Perceval se trouve nez à nez avec un officier allemand. Il tire le premier et l'ennemi s'effondre. Finalement, tout s'apaise. Il n'y a pas eu de capitulation. L'École militaire a été conquise. Il est midi. Encadrés des sapeurs, les survivants sortent, mains sur la tête. Ils sont environ deux cents qu'il faut les protéger de la vindicte populaire.

« Libération de Paris. Jour de gloire ! Journée inoubliable ! Des coups de feu, des coups de canon, des barricades, les Parisiens en délire ! A 20 heures, Paris semble totalement libéré. Qui a vécu une pareille journée peut mourir ! Les Parisiens impassibles sous la mitraille. A chaque rafale, les Parisiens courbent la tête mais ne s'éloignent pas. Paris est admirable, car il est tragique et épique. »

Le 26 août, les 1^{ère} et 2^e compagnies du régiment du Tchad, rangées face à face et rendant les honneurs, le Général de Gaulle vient faire son rapport au Soldat Inconnu avant de descendre les Champs Élysées. *« L'Arc de Triomphe. Ma compagnie forme la haie et rend les honneurs au Général de Gaulle, son Libérateur. Les chants, les vivats, les larmes : c'est le triomphe et le délire. Ce que j'ai vu et ressenti ne peut s'exprimer ; aussi vaut-il mieux me taire. »*

Citation à l'ordre de la Division : - *Commandant de compagnie hors pair, adoré de ses hommes, toujours sur la brèche, a regroupé sa compagnie dans des conditions difficiles, le 25 août, pour prendre immédiatement part au combat avec le 12^e Cuirassiers sur les ponts de la Seine à Paris. A appuyé dans de bonnes conditions le régiment dans ses combats au nord de Paris et très habilement reconnu le village de Gonesse. Ces citations comportent l'attribution de la Croix de Guerre avec étoile d'argent. Fait au Q.G. le 15 septembre 1944. Signé : Leclerc*

Le serment de Koufra

Après quelques jours en repos à Blanc-Mesnil, la compagnie est apte à repartir en campagne et tenir le serment de Koufra : « Strasbourg ». Elle opère à

Bar-sur-Aube la jonction avec la 1^{ère} Division Française Libre qui avait débarqué en Provence. Ainsi, les mâchoires Overland-Normandie et Dragoon-Provence sont prêtes à se refermer pour assurer le bouclage complet de la nasse où se trouvent des unités ennemies. Elle se fraie un chemin dans les Vosges et occupe Villeres-en-Auzis, Remaucourt, Bulgnéville, Vallerey-aux-Sarles, Châtel et le village de Magnières-sur-la-Mortagne qu'elle nettoie en une demi-heure. Elle poursuit sa route vers Domptail, Fontenay la Gaie, Mesnil-Flin, Buriville, Thiébaumesnil, Frémenil.

Les Vosges reconquises, il faut forcer les portes de l'Alsace. La 2^e compagnie poursuit son avance, s'empare de Bettborn, Baerdedorf, Rauviller... La compagnie Perceval pousse des reconnaissances et, après de nombreux accrochages, s'empare de Bouxvillier. Et puis c'est l'entrée dans Strasbourg qui est nettoyée en trois jours. Strasbourg est libéré, mais l'Alsace ne l'est pas. La compagnie, qui s'est retrouvée en arrière-garde lors de la prise de Strasbourg, a l'occasion de prouver l'étendue de sa valeur. Erstein, Boofzheim et Friesenheim sont des victoires obtenues après de durs combats. Si la tactique de la tenaille permet de reprendre Erstein, c'est la surprise qui est la clef de la victoire à Boofzheim. Les prises de guerre en matériel sont importantes tout comme le nombre de prisonniers.

« Beau succès dû à la surprise qui a joué à plein et à l'allant des hommes. A Erstein et à Boofzheim, j'ai beaucoup crié, j'ai fait de nombreuses et dures réprimandes, mais c'était pour leur bien. Ils ont manœuvré d'une façon presque parfaite. De la fougue, ils en ont eu de trop. Si leur action, au lieu d'être si fougueuse, avait été un peu plus raisonnée, nous n'aurions pas eu une seule perte. »

A Friesenheim, grosse affaire ! Il faut plus de trois

heures de combat, sous un bombardement intense, pour faire les quatre cents derniers mètres qui séparent la troupe du village au prix de nombreuses pertes. Mais quand les blindés la rejoignent, ils bondissent, écrasent les barricades et s'engouffrent dans le village suivis des sections de fantassins. A 16 heures, le village est complètement nettoyé.

-Remarquable Commandant de compagnie, le 28 novembre 1944, s'est emparé à la tête de son unité de la ville d'Erstein. Après un combat de trois heures contre un ennemi supérieur en nombre et en moyens, s'est rendu maître de la situation provoquant la retraite de l'ennemi et la prise d'un important matériel de guerre. Ces citations comportent l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme. Fait à Paris le 8 février 1945. Signé : De Gaulle.

« La compagnie a fait plus de soixante prisonniers mais nos pertes sont très sévères. Nous avons jusqu'à présent plus de vingt tués et blessés. Nous ignorons le sort de quelques hommes. La compagnie s'est tenue d'une façon brillante durant cette dure journée. Pas un homme n'a hésité à progresser malgré le bombardement et les tirs ennemis. »

A la fin de cette campagne de France où Perceval a pu démontrer ses capacités, maugréant sans doute de ne pas avoir pu être toujours à la pointe du combat, ses qualités sont reconnues par ses supérieurs et ses hommes, comme en témoigne son état de service du deuxième semestre 1944 : - *Splendide Commandant de Compagnie qui a continué à briller partout où il a été employé pendant la campagne de France. Admiré de ses hommes auxquels ses qualités exceptionnelles en imposent, ayant au plus haut point le sens de l'autorité, à la fois très ferme et très simple dans*

son commandement, le Capitaine Perceval obtient de son unité ce qu'il veut et dans toutes les circonstances. Fait Chevalier de la Légion d'Honneur en Normandie, a obtenu depuis deux citations dont l'une en Alsace à l'ordre de l'Armée. Réunit maintenant des états de service absolument magnifiques et qui dénotent une valeur militaire peu commune. 20.1.45. Signé Quilichini

Il revient enfin au pays, qu'il avait quitté en septembre 1940, pour passer les fêtes de fin d'année en famille. Il retrouve sa maison, celle que le gouvernement de Vichy avait voulu lui confisquer. Il retrouve sa famille, celle qui ne l'a pas lâché, lui le traître de 42, et qui est fière de lui ! Clotilde est là qui l'attend. Il en manque pourtant deux : Albert, son frère, est décédé en 1940 d'une tuberculose et le cher oncle Dodon en 1942. Ce Noël 1944 est marqué par la réalisation d'un vœu :

« Le 9 décembre 1942, vers 20 heures, en plein désert, une étoile filante a paru et j'ai fait un vœu... : ce vœu se réalise. Bien que je sois sans nouvelle d'elle depuis trois ans, j'ai toujours gardé le pressentiment que je la retrouverai telle que je la connaissais et l'aimais. Durant trois ans, j'ai gardé jalousement pour moi seul ce secret. Maintenant qu'il est partagé, je me sens plus heureux, plus fort, plus courageux. Si je meurs, ce sera pour Elle ; si je vis, ce sera pour Elle. Maintenant, j'ai la certitude que les balles et les obus m'épargneront, car Dieu ne serait pas le Dieu de Justice et de Bonté si, après tant de misères et de dangers, m'ayant accordé le plus grand bonheur de ma vie, il venait à me l'enlever. »

Relevé de note du 1^{er} trimestre 1945 : - Type achevé du Commandant de Compagnie

d'Infanterie. Vivant sans cesse au milieu de ses hommes dont il partage les fatigues et les soucis. Il peut tout demander et tout obtenir d'eux. Aussi imperturbable au combat qu'à l'arrière, il a participé à la tête de sa compagnie à toutes les opérations de la campagne de France et les pertes tant en hommes qu'en matériel ont été dans son unité, moins élevées que partout ailleurs. Sa valeur professionnelle, son moral, font de lui un officier complet à qui l'on se doit de confier de suite le Commandement d'un Bataillon. – 20.4.45 – Colonel Fosse

La France est libérée mais il revient à la Deuxième D.B. de parachever son œuvre et de faire flotter le drapeau français sur le réduit d'Hitler, à Berchtesgaden, au cœur de la Bavière, comme le souhaitait le Général de Gaulle : *« Il faut que la France, ce jour-là, soit présente à la Victoire. Alors, elle retrouvera sa Liberté et sa Grandeur. »* Pour Perceval, Berchtesgaden est l'aboutissement, en apothéose, d'une odyssée qui n'avait que deux issues : la Victoire ou la Mort.

Mais à la joie de la victoire conquise de haute lutte, succède maintenant la hantise des lendemains. La séparation d'abord. Les hommes ont combattu, souffert, espéré, attendu ensemble. Étrangers les uns aux autres voici deux ans à peine, les voilà maintenant plus liés que des frères. Nous avons vécu les plus belles heures de notre vie. Puis c'est le retour vers la France avec la Mercedes d'apparat qu'il a empruntée au Maréchal Van Roeder à Berchtesgaden ! Joseph Perceval a bien mérité la permission qui lui est accordée début juillet et qui se prolongera jusqu'au 13 septembre. Le 11 juillet, il épouse Malou, la petite Coudurier qui jetait des pierres autour de sa canne à pêche. La Mercedes « empruntée » à Hitler sert de carrosse aux mariés.

Après la cérémonie religieuse célébrée à l'église des Marches et le repas pris dans la propriété familiale, Joseph et Malou partent en voyage de noce. La Mercedes ayant des pneus en mauvais état, ils ne peuvent aller bien plus loin qu'Aix-les-Bains.

Il est nommé alors Chef de Bataillon et prend le commandement du 1^{er} RMT. Mais il éprouve quand même un peu de nostalgie.

« Où sont les beaux jours de nos campagnes d'Afrique et de France ? Les journées de fatigue, de souffrance, de deuil et les soirs de triomphe ? Melab, Fye, Vieux-Pont, Voisins-le-Bretonneux, Paris, Magnères, Erstein, Boofzheim et Friesenheim, noms qui me donnent la nostalgie d'un passé glorieux ! Je vous regrette. Heureusement, j'ai d'autres joies maintenant que je suis marié ! Pourquoi faut-il donc que je ne puisse vivre continuellement avec Malou ? »

L'infanterie coloniale

Désirant retourner en Afrique Occidentale Française, il est affecté au Commandement du Bataillon Mécanisé Porté de Dakar, ville qu'il connaît bien pour y avoir séjourné à l'automne 1941 dans l'attente de rejoindre son affectation au Dahomey. Même si le tribunal de Dakar l'avait condamné à mort, il y revient, sans esprit de revanche, en toute sérénité pour remplir une nouvelle mission. Et puis, il va pouvoir partager la vie avec Malou qui vient le rejoindre. C'est au Sénégal que Marie-Christine vient au monde le 18 mai 1946. Plus tard à Thiès où la Division se déplace et s'installe, il découvre un peu plus la vie en famille, sa fille qui grandit et gazouille, le temps du bonheur qui va durer jusqu'au mois de mai 1947.

Son Bataillon étant désigné pour combattre en

Indochine, il ne peut se résigner à laisser partir ses hommes seuls au combat et se porte volontaire. Il embarque de Marseille le 3 juin 1947 pour Haïphong où il est reçu froidement par le Colonel qui a quelque peine à accueillir un héros du Tchad et de la Deuxième D.B. ! Il avait dû faire partie des attentistes comme beaucoup d'autres.

« Mes premières impressions sont mauvaises. Trop d'officiers, vieux et fatigués, qui n'ont rien fait de 39 à 45, sont venus ici pour se « blanchir ». Et encore, s'ils allaient se blanchir au feu ! Mais non, ils restent sous le ventilateur dans les États Majors ou les services. »

Lorsqu'il arrive à Sonla où il prend le commandement du 1^{er} Bataillon Thaï, il apprend la naissance de sa fille Dominique. Sur le terrain, la situation n'est pas brillante à tous points de vue, et le Commandement ne s'en rend pas compte. Les unités sont fatiguées par une campagne de 10 mois dans un pays pénible par le climat et le terrain. Les Thaïs ne semblent pas être de grands guerriers et les européens sont sur le flanc. Les Vietminh ne restent pas inactifs et réalisent quelques prélèvements sur le ravitaillement.

Début septembre, débutent les opérations ayant pour mission de chasser les Vietminh de la rive droite du Fleuve Rouge. Avec son Bataillon, il accumule les victoires ainsi que les territoires conquis : un secteur impressionnant de plus de deux cents kilomètres à contrôler ! ce qui lui vaut la Croix de Guerre des Théâtres d'Opérations Extérieures avec Palme : *A la tête du 1^{er} Bataillon THAI renforcé de deux compagnies de partisans, opposé à deux importantes formations rebelles, a su réaliser une manœuvre qui a permis de désorganiser complètement le dispositif adverse et d'atteindre tous les objectifs fixés. Débouchant de la vallée de Suoi-Toc (Tonkin) le 20 Septembre 1947, s'est emparé successivement de Thu-Cuc,*

Lang-Biou, Nghia-Lo et Tule, puis fonçant vers le Fleuve Rouge, est arrivé devant Yen Bay le 18 Octobre, repoussant toutes les contre-attaques sur un front de 150 kilomètres. Au cours de ces opérations rendues épuisantes par les difficultés du terrain et les combats incessants contre un adversaire fanatisé, s'accrochant à ses positions, a infligé à celui-ci des pertes très sévères, fait de nombreux prisonniers et récupère un lot important d'armes, de munitions et de matériels. Par sa fermeté dans son commandement, sa largeur de vue dans l'exécution des manœuvres, son habileté dans le dosage des forces, enfin par l'ardeur qu'il sut insuffler à ses cadres et à sa troupe, a fait preuve de remarquables qualités d'officier colonial et de chef de guerre. Ces citations comportent l'attribution de la Croix de Guerre des Théâtres d'Opérations Extérieures avec Palme. Fait à Paris le 24 mai 1948. Signé : Schuman.

Mais le temps des revers approche. Pas soutenu par l'état-major, son Bataillon, menacé par l'offensive vietminh et livré à lui-même, doit se défendre avec courage pour ne pas tomber. La supériorité des Français en armement est inutile contre un adversaire insaisissable dans un pays très perméable, au milieu d'une population qui le renseigne. Les revers se multiplient et les pertes sont très lourdes. Le Bataillon assume une mission au-dessus de ses forces. Le personnel est usé, le moral atteint. Pas de renforts à espérer... Le 10 avril, il quitte le commandement du 1^{er} Bataillon Thaï après plus de huit mois de soucis, travail et responsabilités.

« Je commence à être fatigué. Les cinq premiers mois ont été marqués par de nombreux succès mais depuis janvier, nous connaissons des revers. Une solide unité peut aller où elle veut, bousculer les rebelles quand elle veut. La tâche la plus difficile

est d'assurer la sécurité de ses arrières contre un ennemi insaisissable. »

L'Indochine ne fut pas une partie de plaisir, bien au contraire. Outre les conditions climatiques difficiles, les militaires n'étaient pas meilleures : proposé au grade de Lieutenant-Colonel lors de ce séjour, il fut l'objet d'un refus de la part du gouvernement qui le trouvait trop jeune ! Il avait 37 ans. Depuis quelques années, il remplissait la fonction sans en avoir le grade. Il fut même mis aux arrêts de rigueur par son Colonel, arrêts immédiatement levés par le Général : il avait « emprunté » l'avion du Colonel pour mieux voir le terrain et survoler ses camps ! Il tempêtait aussi contre les politiques au pouvoir :

« Je me demande ce que l'on fout ici. Les ordres viennent de Paris. Qu'ils viennent sur le terrain qu'ils ne connaissent pas avant de donner de tels ordres ! J'en garde l'impression de n'avoir pas gaspillé mon temps, ni ma peine. Les principes de base de la pacification sont immuables. La pacification d'un pays, le ralliement de ses populations, dépendent moins des circonstances et du hasard que de ceux qui doivent la réaliser : de leurs qualités de cœur et d'intelligence. La pacification du Tonkin a été retardée par notre faute : faute de nos chefs qui n'ont pas compris qu'il ne fallait pas vaincre, mais rallier ; faute des exécutants (à beaucoup d'échelons) qui se conduisent trop souvent comme s'ils étaient en pays ennemi. »

De retour à Aix Les Bains où la famille s'est installée, il retrouve enfin Marie-Christine, et fait la connaissance de Dominique, âgée de dix-huit mois. Quelle joie de passer Noël en famille après cette séparation de vingt mois et les grosses difficultés

rencontrées en Indochine ! Pourtant il en est une plus coriace encore que les Viets ! Marie-Christine ne reconnaît pas son père et souhaite que le « Monsieur », qui vit avec eux, s'en aille. Plus tard, elle l'appellera « Monsieur Papa ». Les vacances sont de courte durée. Il reçoit l'ordre de partir au Maroc qu'il rejoint en avril 1949. Pendant ce temps, au pays, Clotilde, sa mère, fatiguée, est hospitalisée et s'éteint. Elle avait attendu le retour de « Joson » avant de s'en aller...

Il arrive à Casablanca en avril 1949 en tant que chef d'état-major du 6^e régiment de Tirailleurs Marocains. Malou et les filles l'y rejoignent en juillet. La vie de famille s'imbrique parfaitement avec celle de l'état-major. Il profite des week-ends qu'il partage avec ses filles et en profite pour faire connaître à Malou Marrakech et son orangerie, Rabat et la tour Hassan qui domine la ville, et d'autres lieux qu'il avait découverts lors de son service dans les goums marocains entre 1932 et 1937. C'est à Casablanca que son fils André voit le jour, le 2 avril 1950.

Mais l'histoire se répète. Il n'est pas fait pour vivre dans la tranquillité et la sérénité familiale : la guerre de 14 lui a enlevé son père ; la maladie lui a arraché ses parents et son frère Albert ; le premier séjour en Indochine l'a empêché de profiter de sa femme et de ses enfants. Il est désigné pour servir de nouveau en Indochine. La famille revient en France en octobre 1950 et retrouve son appartement d'Aix-les-Bains. Malou est enceinte. A Noël, les cœurs sont tristes... La veille de son départ, Joseph s'adresse à son beau-frère Victor : « *Je te confie ma femme et mes enfants. Avec toi, je suis tranquille. Je sais que, s'il m'arrive quelque chose, les enfants n'auront pas à en souffrir.* » C'est la dernière fois qu'il voit sa famille et ses enfants.

A force de côtoyer le danger, on ne le voit plus.

En janvier 51, il repose le pied sur le sol indochinois avec le Général de Lattre qui a obtenu les pleins pouvoirs et quelques renforts. Il prend ses fonctions de Commandant en second du régiment blindé Colonial d'Extrême Orient (RBCEO) de la Zone Sud, plus particulièrement le secteur de Phu-Ly. Il est un des rares chefs de Bataillon à qui on a donné un secteur pareil, digne d'un colonel et fort de 6.000 hommes. Et l'histoire se répète une nouvelle fois. Le 17 avril 1951, naît à Aix les Bains, Geneviève, son quatrième enfant qui arrive avec un mois d'avance.

Sur le terrain, les combats se poursuivent. Phu Ly se retrouve en toute première ligne. La guerre contre le Vietminh se poursuit dans des conditions difficiles face à un adversaire insaisissable. C'est un secteur dur, mauvais, dangereux qu'il organise et adapte à la situation. Il réussit quelques opérations militaires, cherche à améliorer les conditions de vie des militaires et se trouve toujours à la tête de ses hommes, en première ligne, et donne de sa personne. Cela fait quatorze mois qu'il commande son secteur. En règle générale, le commandement est changé tous les huit mois pour éviter que les chefs ne se fassent repérer par les viets. « *Quand donc vais-je être muté ?* » Le Général trouve toujours une bonne raison de ne pas le remplacer, Perceval lui apportant toutes les garanties dans ce secteur réputé difficile. Les Viets avaient tenté plusieurs fois des coups de mains à son encontre. Lors de la fête du Thêt, en février 1952, leur tentative avait échoué. Ils allaient réussir le 6 septembre.

Ce jour-là sur le coup de midi, Perceval en compagnie du Commandant Denat, son successeur

à qui il fait visiter ses camps, revient à Phu-Ly. Il voit des soldats vietnamiens au carrefour de Ke Lo. Sans crier gare, il s'approche d'eux pour demander ce qui se passe et s'ils ont besoin d'aide. En fait, trois semaines auparavant, un groupement de vietnamiens était tombé dans une embuscade et les vietminh leur avaient pris leurs vêtements. Il est aussitôt entouré d'ennemis qui font feu à bout portant et le tuent sur le coup. Quand les secours arrivent, il repose intact sur le bord de la route. Transporté immédiatement à Phu Ly, il est placé dans une chapelle ardente et veillé jusqu'au lendemain matin où une messe est dite pour le repos de son âme par l'aumônier. Tous les matins, la route était dégagée par les blindés, les uns venant d'un camp rejoignant d'autres qui partaient d'un autre. Ce matin-là, le Commandant Perceval dit aux blindés que ce n'était pas la peine de rester derrière sa jeep. Ainsi s'est éteint cet homme, ce mari, ce père, ce soldat, ce compagnon.

Le dimanche suivant, il devait quitter son régiment et se rendre à Hanoï où il devait terminer tranquillement son séjour ! Commandant à 34 ans,

il ne sera pas Lieutenant-Colonel, sa nomination devant être effective en octobre 52, soit trois semaines après sa mort. Il fut une nouvelle fois cité à l'ordre de la Division : - *Officier supérieur de classe. Désigné au Commandement du secteur de Phu-Ly (Tonkin) ; arrivé dans ce secteur le 16 juin 1951 alors que la bataille du Day se poursuivait, grâce à ses réelles qualités militaires a su d'emblée s'adapter à une situation difficile. Organisant méthodiquement son secteur, il participe avec ses éléments à plusieurs opérations locales, notamment celle effectuée du 12 au 14 août 1951 dans la région du faux canal de Phu Ly et à celle du 3 au 6 septembre dans le sous-secteur de Binh Luc. Son activité incessante permet d'infliger des pertes sévères aux VM pour la période du 16 juin au 31 octobre 1951 : 122 tués, 164 prisonniers...*

André PERCEVAL

Intermède patoisant

Le groupe de patoisants de l'association « *Mémoire et Patrimoine de Les Marches* » présente mensuellement une émission sur RCF : « *On parle, patois ?* », émission que vous pouvez écouter le dernier mercredi de chaque mois à 11h30 ou sur <https://rcf.fr/culture/patrimoine>
Pour la première émission de septembre, ils nous ont parlé d'un des travaux de la campagne d'autrefois : les vendanges. Nous vous proposons cette émission en lecture et en replay sur : <https://rcf.fr/culture/patrimoine/les-vendanges>.

LES VENDANGES

On vo parlo d'lè v'dèdjiè, kmè on lè fagévè djiè l'tè.

Les travaux à la campagne autrefois, **L'ouvra a la kanpania lo z-otre kou.**

Quand l'automne arrivait, c'était le moment de penser à vendanger.

Kan l'è darié ar'vovè, y'été l'momè d'pèso a v'dèdjié.

Gérard, tu te rappelles ce moment . Quel travail ! Il fallait préparer la cave « **la kova** ». On mouillait le

pressoir pour éviter qu'il fuie, « **on gonviévè le trui** », les gerles et le cuvier, « **lè djiarlè é l' tenè** », avec de l'eau chaude « **d'éga shôda** », que l'on chauffait dehors dans un grand chaudron « **on gran bron** ».

Il pleuvait souvent, je me rappelle que mon père disait, dès qu'un rayon de soleil perçait, « **s'ti kou, y 'è l'gran bon tè** ». Pas plus tôt dit, il recommençait à pleuvoir. Pour s'abriter, on se mettait sur les épaules « **chi lè z-épalè** », un sac en jute.

A l'aide de ces quelques mots patois, chers auditeurs, essayez de traduire le petit texte qui va suivre :

L'momè d'lè v'dèdjè. On gonviévè l' trui, lè djiarlè é l'tenè. On lavovè lè bôssè avoé d'éga shôda, k'on sharfovè dior djiè on gran bron, on fagévè brilo na mécha dè sofre pè désinfèto chlè bossè

X...« C'est vrai, maintenant il n'y a plus de mèche de soufre, on se sert de solution sulfureuse. Oui, tu te souviens, quand on entrait dans la cave, les émanations de soufre nous prenaient à la gorge et nous faisaient tousser ! »

Y'aviévè dè monde pé édo a kopo l'rézin.

X... « Oh ! Là, là ! Oui, on était nombreux et on chantait et ça durait longtemps ! Il y avait trois sortes d'ouvriers : « **Y'aviévè tré sourtè d'ovré** » : les cueilleurs qui coupaient le raisin « **chlô kè kopovon l'rézin** » et le mettaient délicatement dans des paniers en bois « **dè banyolé** », puis les « **gerlus** » à qui l'on passait les paniers pleins et qui s'occupaient de tasser « **konyo** » le raisin dans les gerles « **lè djiarlè** », et ensuite, venaient les porteurs qui mettaient les gerles sur les charriots « **kè b'tovon lè djiarlè chi lo sharè** » avant de les emmener à la cave.

X... « Oh ! je me rappelle quand les gerles étaient trop tassées, le jus de raisin coulait dans le cou du porteur et il n'aimait pas ça du tout ».

C'était un travail physique et pénible. « **Y'ètè on trava preu dér'** ». **Djiè lè venyè, on shantove kan l'tè été brove. Kan t-i ploviévè, on se b'tovè dè sa chi lè z-épalè.**

Dis, Gérard, tu te rappelles au matin « **i matin** », quand les vendangeurs arrivaient « **lo v'dèdji ar'vovon** », on leur donnait à chacun un seau ou un panier en bois et une vendangette « **on leu bayévè a shokon on sizèlin o on banyolé é on p'tchiou sékatèr' pè kopo lo rézin** » et, armés de ces outils, la journée de cueillette commençait « **la zhorno dè trava k 'mèchévè** ». **On koliévè pédè dou a tré sman-nè. Koke z-an, on finichévè dozho la nè a la mi-novèbre.**

Le repas du dernier jour de vendanges était une grande fête attendue par tous. C'était « **la r'vola** ». **Mé, to l'monde été kontè. Lo provijon éton rètto a la chouta.**

X...« Oui, on était tous contents. Le vin était à l'abri dans les tonneaux . » - a la chouta.

Dans la prochaine émission nous allons continuer nos conversations en patois sur le thème de l'alambic.

Le groupe patois

Les manifestations de l'année en photographies



11 mai 2019
6^e édition troc de plantes



11 mai 2019
6^e édition troc de plantes Animation
pour les petits avec Sandrine et ses
marionnettes



11 mai 2019 Conférence sur le vignoble en
Savoie par G. Garlatti



14 septembre 2019
participation à la fête des associations



Résultat concours photos et exposition les 21 et 22
septembre 2019



Visite du bourg le 21 septembre 2019
à l'occasion des
Journées Européennes du Patrimoine



Visite de la ferme-musée Poncet
21 et 22 septembre 2019 à l'occasion des
Journées Européennes du Patrimoine